
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME CI • 2023

CARHAIX ET LE POHER
LANGUES DE BRETAGNE



ACTES DU CONGRÈS DE CARHAIX 8-10 SEPTEMBRE 2022

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Les parlers contemporains du breton, une source pour l'histoire ancienne de la Bretagne ?

La question des langues pour les historiens est souvent envisagée par l'idiome dans lequel sont rédigées les sources à partir desquelles ils peuvent construire leur analyse. En ce sens, l'écriture, l'usage écrit des langues a ouvert la voie à l'écriture de l'histoire dès sa généralisation à Sumer ou en Chine (à partir du IV^e millénaire avant notre ère). Or, malgré la diffusion de l'écriture, toutes les langues n'y ont pas accédé et n'ont, dès lors, pas laissé de traces écrites, disparaissant ainsi de la mémoire des humains. Dans certains cas, des langues ont été écrites mais les documents en attestant forment des corpus si limités qu'ils ne permettent guère de se faire une idée de leur structure et de leur lexique, laissant nombre de questions en suspens. D'autre part, une source écrite ne constitue souvent qu'un miroir déformant et ne rend pas forcément compte de la complexité des usages linguistiques à l'œuvre au sein de la société dans laquelle ce document a été produit car il a pu être rédigé dans une langue différente de celle(s) employée(s) par les protagonistes comme l'a montré Éva Guillorel à partir des cas occitan et breton à l'époque moderne¹. Divers travaux en sociolinguistique historique portant sur le monde antique ou les sociétés médiévales², ont permis de mieux comprendre les pratiques linguistiques à différentes époques de l'histoire mais aussi, leur reconfiguration et leur évolution à travers les âges.

1. GUILLOREL, Éva, « Écouter les archives. Langues vernaculaires et usages sociaux des parlers régionaux au prisme des archives judiciaires d'Ancien Régime », *Écrire l'histoire. Histoire, littérature, esthétique*, t. 19, 2019, p. 83-90.

2. ADAMS, James N., *The regional diversification of Latin 200 BC - AD 600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; *Id.*, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013 ; CLACKSON, James, *Language and Society in the Greek and Roman Worlds*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015 ; MULLEN, Alex et JAMES, Patrick, *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; GRÉVIN, Benoît, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Éd. du Seuil, 2012 ; *Id.*, « Les miroirs déformants des cultures linguistiques médiévales », *Écrire l'histoire. Histoire...*, *op. cit.*, p. 99-107.

S'il est bien évident que pouvoir accéder à des documents historiques dans leur langue originale permet d'en appréhender la teneur première et la portée, il nous semble que dans peu de cas, une langue en tant que telle, étudiée à partir de ses réalisations vernaculaires, ait pu être mobilisée comme source historique à part entière. La question de la langue et de la linguistique comme outils pour mieux connaître l'histoire s'inscrit de longue date dans l'historiographie bretonne, comme en témoignent les travaux de Loth en son temps et par la suite, ceux de Fleuriot³. Cependant, la nécessité de l'approche pluridisciplinaire que requiert ce domaine, a pu conduire cette position à se transformer en *topos* sans que le potentiel et les limites éventuelles d'une telle approche ne soient envisagés, ni précisés.

Tous se fondent sur l'idée qu'une analyse linguistique de la documentation ancienne, qu'il s'agisse d'un fragment d'inscription ou d'un texte suivi contribue à une meilleure connaissance des sociétés celtiques antique et médiévale. Néanmoins, dans le cas de la langue bretonne, cette histoire linguistique s'écrit en pointillé, tant les sources écrites sont rares ou inexistantes à certaines périodes⁴.

La démarche suivie dans cet article vise à utiliser la langue bretonne, au-delà des documents et des mots qu'elle a servi à noter et des formes qu'elle a transmises, comme une source, susceptible d'apporter un éclairage supplémentaire sur l'épisode encore mal connu des migrations dites bretonnes, entre les v^e et vii^e siècles.

Cela nécessite toutefois la mise en place d'une procédure particulière et de mobiliser des notions issues de la linguistique dont nous donnerons le détail par la suite. Afin de mener cette démarche à bien, nous avons pris appui sur des données recueillies à l'époque contemporaine et provenant d'un atlas linguistique, le *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne (NALBB)* de Jean Le Dû⁵ auxquelles nous avons appliqué une analyse quantitative qui a permis de mettre au jour des structures d'organisation invisibles de prime abord. Le *NALBB* avait pour ambition initiale de décrire plusieurs aspects de la variation linguistique au sein des parlers vernaculaires de la langue bretonne à la fin du xx^e siècle. Ce travail s'inscrit dans le projet plus vaste

3. LOTH, Joseph, *L'émigration bretonne en Armorique, du v^e au vii^e siècle de notre ère*, Paris, A. Picard, 1883 ; *Id.*, « De l'importance des études de linguistique celtique au point de vue historique », *Annales de Bretagne*, 1886, p. 72-95 ; FLEURIOT, Léon, *Les origines de la Bretagne. L'émigration*, Paris, Payot, 1980, 353 p.

4. Après les gloses en vieux breton des ix^e et x^e siècles, les premiers textes n'apparaissent qu'au milieu du xv^e siècle avec *An dialog etre Arzur Roe d'an Bretouned ha Guynglaff* (Le dialogue entre Arthur roi des Bretons et Guynglaff), à l'exception de quelques notations éparses en marge de manuscrits (Bossec, distique de Jean de L'Épine, Ivonet Omnes, etc.). On peut noter, à titre de comparaison, que la documentation épigraphique antique en latin concernant la pointe armoricaine n'est pas pour autant extrêmement abondante, loin de là (72 inscriptions lapidaires et 42 milliaires), voir MATHIEU, Nicolas, « L'épigraphie dans l'Ouest armoricain, historiographie et constitution des collections locales », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2011, n° 3, p. 115-140.

5. LE DÛ, Jean, *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne [NALBB]*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2001.

de la dialectologie qui, depuis la fin du XIX^e siècle, vise à décrire les conditions et les modalités selon lesquelles toute langue varie dans l'espace. Relativement tôt, Lucien Febvre avait pressenti la possibilité que la dialectologie puisse contribuer aux côtés d'autres disciplines à une meilleure connaissance du passé⁶. Notre démarche, si elle s'inscrit bien dans une perspective linguistique, n'entend pas moins contribuer à un dialogue entre disciplines.

Les données étudiées

Les données exploitées dans le cadre de cette étude proviennent, rappelons-le, du *NALBB* qui, à l'instar de tout atlas linguistique, vise à rendre compte de la variation des langues dans l'espace. Ainsi, sur le modèle élaboré par Gilliéron et Edmont pour l'*Atlas linguistique de la France*⁷ (*ALF*), une liste de points d'enquête est établie à travers le territoire d'un domaine linguistique que l'on souhaite étudier. Une série de notions ou traits particuliers (phonétiques, grammaticaux, lexicaux...) est établie. Pour chaque localité retenue, il est demandé à un ou plusieurs informateurs de donner le ou les équivalent(s) de chaque notion et à chaque fois, la prononciation est notée précisément grâce à l'usage d'un alphabet phonétique. Par la suite, l'ensemble des prononciations pour une même notion est reporté sur une carte pour chacune des localités concernées (fig. 1).

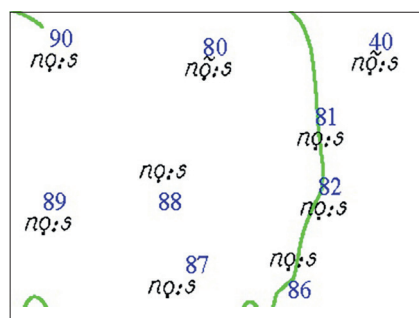


Figure 1 – Extrait de carte 104
du *NALBB* « NUIT nos »

Les atlas linguistiques portent avant tout sur les variétés vernaculaires des langues qui souvent n'ont jamais été utilisées dans la sphère écrite et appartiennent avant tout au domaine de l'oralité. Ces ouvrages, non dénués de défauts⁸, offrent l'opportunité d'appréhender une langue dans sa dimension diatopique, spatiale, et d'observer les différentes solutions élaborées par les locuteurs face aux contradictions qui découlent du fonctionnement des langues parlées. Les atlas linguistiques constituent ainsi de véritables laboratoires à ciel ouvert et autant de corpus à explorer⁹.

6. FEBVRE, Lucien, « Histoire et dialectologie. Aux temps où naissait la géographie linguistique », *Revue de synthèse historique*, 1906, p. 249-261.

7. EDMONT, Edmond et GILLIÉRON, Jules, *Atlas linguistique de la France [ALF]*, H. Champion, Paris, 1902-1910.

8. CANOBBIO, Sabina, « L'atlas linguistique comme outil de recherche ? À propos de quelques expériences italiennes », *La Bretagne linguistique*, 2004, p. 281-312.

9. SÉGUY, Jean, « Les Atlas linguistiques de la France par régions », *Langue française*, 1973, p. 65-90 ;
SOLLIEC, Tanguy, « Des pages d'un atlas linguistique à une fenêtre sur l'histoire, le cas du breton.

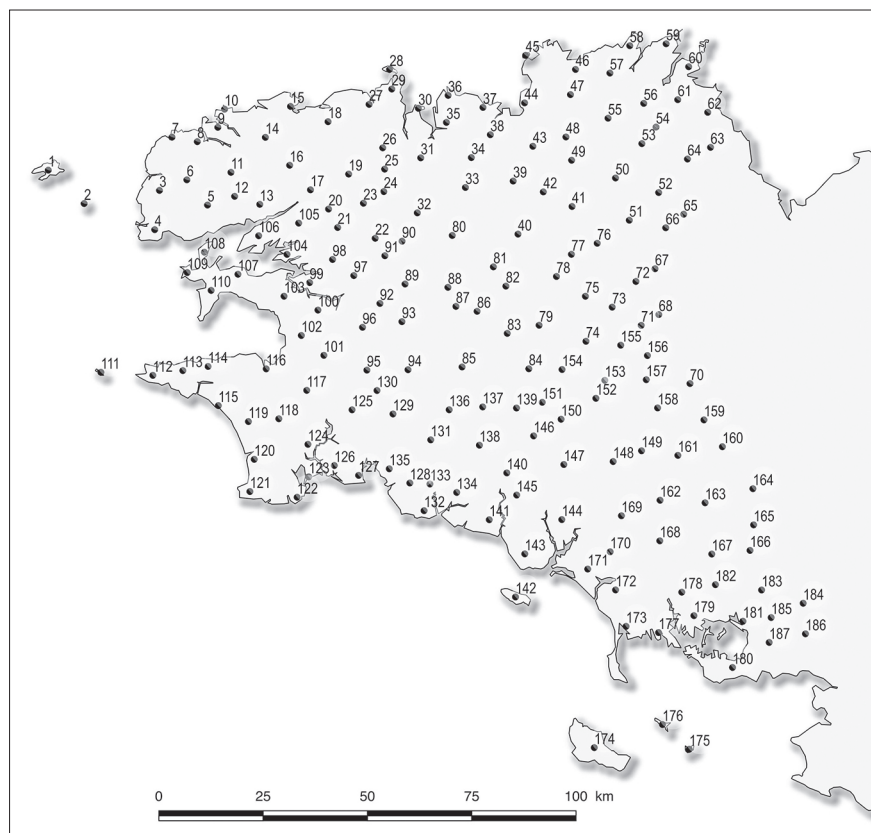


Figure 2 – Les points d'enquête du NALBB

Pour le *NALBB*, 187 localités ont été retenues (fig. 2) et 598 notions ont été étudiées, ce qui a conduit à rassembler plus de 100 000 formes. Les enquêtes en vue de constituer cet atlas linguistique ont débuté en 1969 et l'ensemble des données recueillies a été transcrit par le seul Jean le Dû, permettant ainsi d'éviter que la participation de plusieurs personnes ne biaise les retranscriptions en raison de filtres phonologiques différents. Les variétés décrites dans cet atlas sont avant tout de tradition orale et présentent un certain « atomisme » (Cosériu) qui n'apparaît pas dans la sphère de l'écrit. L'ampleur du projet initial était plus importante et envisageait un travail de documentation lexicale et grammaticale approfondi pour

Résultats d'une analyse dialectométrique appliquée au *Nouvel Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* », *Géolinguistique*, 2021, <https://doi.org/10.4000/geolinguistique.5990> (dernière consultation le 20 décembre 22).

certain points d'enquête. Celui-ci n'a jamais abouti et le *NALBB* se caractérise, dès lors, par une orientation nettement phonétique. Plusieurs commentateurs ont reconnu dans ce travail un reflet fidèle des variétés du breton telles que celles-ci étaient parlées à la fin du ^{xx}^e siècle¹⁰. Malgré tout, il a pu être relevé que les spécificités de l'accentuation des parlers vannetais n'étaient pas rendues de manière satisfaisante¹¹.

Le *NALBB* prolonge et renouvelle l'entreprise de l'*Atlas linguistique de Basse-Bretagne* initiée et menée par Pierre Le Roux¹². Cet ouvrage s'inscrit également dans le sillage direct de l'ALF de Gilliéron et Edmont et comportait, quant à lui, 77 localités et 600 cartes.

Méthodologie employée et principes d'analyse

L'exploitation des données contenues dans le *NALBB* par une approche quantitative, la dialectométrie, ainsi que l'analyse des résultats obtenus selon les perspectives de la géographie linguistique, d'une part, et en se référant au principe d'uniformitarisme, d'autre part, forme un cadre méthodologique permettant d'établir la langue bretonne comme une source historique. Nous proposons une rapide esquisse de ces outils, mobilisés à différents moments de notre recherche, afin de permettre à tout un chacun, de suivre les développements de notre raisonnement.

Distance linguistique et dialectométrie

Dans le cadre de notre doctorat¹³, nous avons analysé les données du *NALBB* au prisme de la notion de distance linguistique pour laquelle nous retenons la définition suivante : « La locution « distance linguistique » est souvent employée pour se référer au degré de similarité/différence entre deux variétés linguistiques. »¹⁴

10. FAVEREAU, Francis, « Jean Le Dû, *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Brest, C.R.B.C., 2001, 2 vol. », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 2001, p. 538-543 ; TERNES, Elmar, « Compte rendu Jean Le Dû, *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne (NALBB)*. Brest 2001, 2 vol. », *Études celtiques*, 2008, p. 223-228.

11. LE PIPEC, Erwan, « Lecture critique du *Nouvel Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* », *La Bretagne linguistique*, 2004, p. 157-175.

12. LE ROUX, Pierre, *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne [ALBB]*, Rennes, 1924-1962.

13. SOLLIEC, Tanguy, *Distance linguistique et dialectométrie, une application à la langue bretonne. Enjeux, méthodologie et interprétations*, dactyl., thèse de doctorat en sciences du langage et didactique des langues, Gary GERMAN et Denis COSTAQUEC (dir.), Brest, Université de Bretagne occidentale, 2021.

14. Texte original : *The term "linguistic distance" is often used to refer to the degree of similarity/difference between any two language varieties.* dans HEGGARTY, Paul, « Quantifying change over time in phonetics », dans COLIN RENFREW, APRIL McMAHON et LARRY TRASK (éd.), *Time Depth in Historical Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 531.

Dans ce but, nous avons mis en œuvre une approche relevant de la dialectométrie¹⁵. Cette démarche vise à quantifier, dans un premier temps, le degré de similarité linguistique (l'autre face de la distance linguistique) entre les différents points d'enquête d'un espace linguistique. Différentes techniques et plusieurs algorithmes peuvent être déployés au sein d'une base de données, afin de procéder avec plus ou moins de précision et de rapidité à de telles mesures. La dialectométrie s'appuie également sur des outils issus de l'analyse de données et de la cartographie.

L'enjeu d'une approche quantitative, particulièrement lorsqu'elle est utilisée en linguistique, est d'identifier des structures ou des phénomènes, qu'il n'est pas possible de discerner au premier abord¹⁶, des « structures profondes » pour reprendre la terminologie de l'un des fondateurs de la dialectométrie, Hans Goebel¹⁷.

Des mesures de similarité ont été établies en s'appuyant sur une adaptation de la distance de Levenshtein, la distance de Levenshtein ModificationsReturned¹⁸. Cet algorithme calcule le nombre d'opérations nécessaires pour transformer une chaîne de caractères A en une chaîne de caractères B en recourant uniquement à trois types d'opération :

- la suppression d'un caractère ;
- l'ajout d'un caractère ;
- le remplacement d'un caractère par un autre.

15. SÉGUY, Jean, « La dialectométrie dans l'Atlas linguistique de la Gascogne ». *Revue de linguistique romane*, 1973, p. 1-24 ; GOEBL, Hans, *Dialektometrische Studien : Anhand italo-romanischer, rätomanischer und galloromanischer Sprachmaterialien aus AIS und ALF*, Tübingen, De Gruyter, 1984 ; *Id.*, « Recent Advances in Salzburg Dialectometry », *Literary and Linguistic Computing*, 2006, p. 411-443 ; *Id.*, « Dialectometry and quantitative mapping », dans Alfred LAMELI, Roland KEHREIN et Stefan RABABUS (éd.), *Language and Space. An International Handbook of Linguistic Variation*, Berlin/Boston, 2010, p. 433-457 ; WIELING, Martijn et John NERBONNE, « Advances in Dialectometry », *Annual Review of Linguistics*, 2015, p. 243-264 ; HEERINGA, Wilbert et Jelena PROKIĆ, « Computational Dialectology », dans Charles BOBERG, John NERBONNE et Dominic WATT, *The Handbook of Dialectology*, Hoboken, NJ, 2018. 330-347.

16. EMBLETON, Sheila, « Multidimensional Scaling as a Dialectometrical Technique : Outline of a Research Project », dans Reinhard KÖHLER et Burghard B. RIEGER (éd.), *Contributions to Quantitative Linguistics*, Dordrecht, 1993, p. 267-276 ; EMBLETON, Sheila, « Quantitative methods and lexicostatistics in the 20th Century », dans Sylvain AUROUX, E. F. Konrad KOERNER, Hans-Josef NIEDEREHE et Kees VERSTEEGH (éd.), *History of the Language Sciences. An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present*, Berlin/New-York, 2001, 1998-2005, t. III.

17. GOEBL, Hans, « Analyse dialectométrique des structures de profondeur de l'ALF », *Revue de linguistique romane*, 2002, p. 5-63 ; *Id.*, « Dialectometry and quantitative mapping... », art. cité.

18. LEVENSHTAIN, Vladimir I., « Binary Codes Capable of Correcting Deletions, Insertions and Reversals », *Soviet Physics Doklady*, 1966, p. 707-710 ; HEERINGA, Wilbert, *Measuring Dialect Pronunciation Differences using Levenshtein Distance*, PhD. dissertation, John NERBONNE (dir.), Université de Groningue, 2004 ; BRUN-TRIGAUD, Guylaine, « Un usage particulier de l'algorithme de Damerau-Levenshtein dans le domaine occitan », dans Federica DIEMOZ, Dorothee AQUINO-WEBER, Laure GRÜNER et Aurélie REUSSER-ELZINGRE (éd.), « Toujours langue varie... » *Mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves*, Genève, Droz, 2014, p. 127-148.

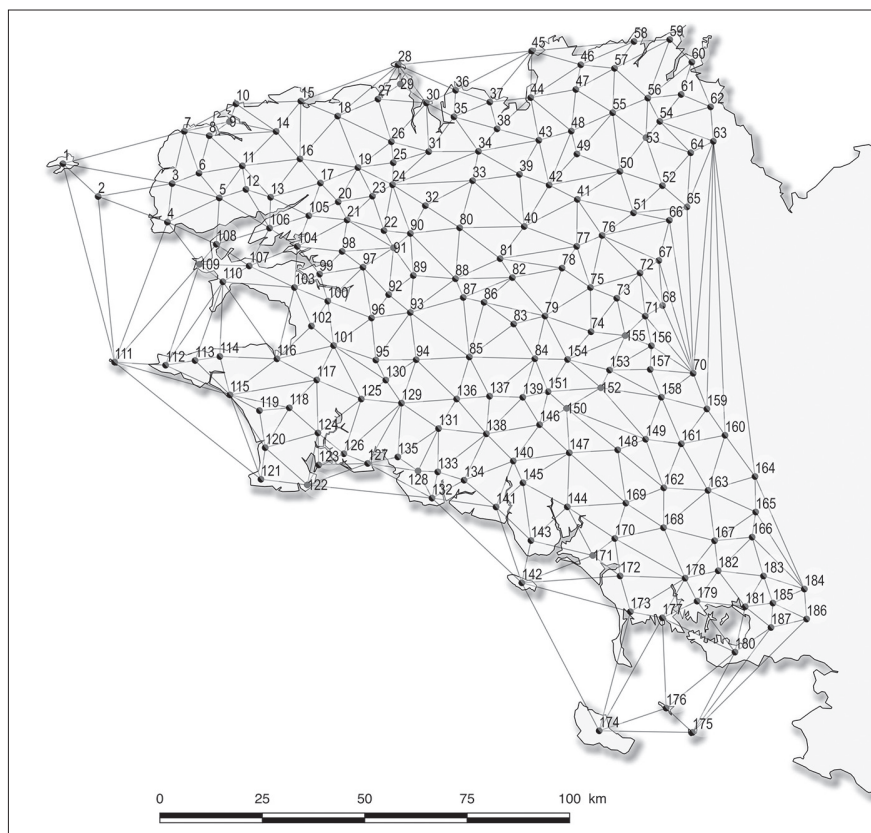


Figure 3 – Le réseau étudié

L'association d'une valeur à chaque opération permet ainsi de calculer un taux de similarité entre les deux formes comparées¹⁹. La version utilisée offre également l'avantage de retourner les opérations qu'elle a effectuées et rend ainsi possible le contrôle de son fonctionnement. En outre, ceci constitue un sous-corpus dans lequel il est possible de rechercher les éléments à la source de la distance linguistique.

Afin de réaliser une analyse pertinente, une sélection a été effectuée au sein des données du *NALBB* pour ne retenir qu'un ensemble de 106 cartes en se fondant

19. Pour une présentation plus détaillée de l'emploi fait de cet algorithme, se référer à SOLLIEC, Tanguy, *Distance linguistique et dialectométrie...*, *op. cit.* ou *Id.*, « De l'espace dans la langue ? Distribution de la distance linguistique en breton et incidence de facteurs géographiques », *La Bretagne Linguistique*, 2022, p. 115-166.

sur le critère que chaque notion ne soit rendue que par un seul lexème breton²⁰. Cet échantillon permet de se focaliser avant tout sur la dimension phonétique sur les données²¹. Pour établir des taux de similarité entre les différents points d'enquête du *NALBB*, un réseau a été établi permettant de comparer chaque localité avec ses voisins immédiats et parfois plus lointains. C'est ainsi qu'à partir des 186 points d'enquête²² ont été formés 534 segments (ou couple de points d'enquête) qui ont servi de cadre pour l'établissement des comparaisons entre les différentes formes de deux points d'enquête (fig. 3).

De telle sorte, pour chaque segment, les 106 formes retenues pour chaque localité sont comparées entre elles et un taux de similarité moyen est établi. La figure 4 donne une représentation cartographique de la distribution de la distance linguistique à travers le domaine bretonnant.

Géographie linguistique

Gilliéron, l'initiateur de l'*ALF*, a très tôt souligné que « [l]es conditions géographiques dans lesquelles les faits linguistiques se présentent sont par elles seules démonstratives d'autres faits et constituent une source d'information historique dont l'exploitation ouvrira une nouvelle ère à l'étude du langage²³ ».

Dans le sillage de la constitution des *Atlas linguistiques* du début du ^{xx}e siècle jusqu'à nos jours, s'est constituée une nouvelle approche, la géographie linguistique ou géolinguistique, dont le but vise à comprendre l'organisation des faits linguistiques dans l'espace et à identifier les facteurs qui y contribuent²⁴. Ainsi, à partir de la

20. C'est ainsi par exemple qu'ont été laissées de côté des cartes pour lesquelles plusieurs lexèmes apparaissent telle que la carte *NALBB* 310 *UN SEAU* où figurent différentes réalisations phonétiques de *sailh* ou de *kelorn*, faisant perdre toute pertinence à la comparaison phonétique entre des formes lexicales différentes.

21. Il est généralement considéré que la dimension phonétique des langues est plus sensible à la variation. Par ailleurs, la question des effets de seuil peut également être posée en vue d'identifier la taille critique d'un corpus et son incidence sur sa représentativité. Dans le cas de la dialectométrie, un ensemble minimum de 100 cartes est considéré comme satisfaisant.

22. Le *NALBB* comporte bien 187 points d'enquête mais nous avons été obligés d'exclure l'un d'entre eux, le point 69 Caurel, de notre analyse car les données étaient trop parcellaires. Le breton local a disparu de la commune entre les différentes phases d'enquête, soulignant déjà l'urgence de la documentation des parlers du breton.

23. GILLIÉRON, Jules, *Atlas linguistique de la France, compte rendu de M. Thomas (dans le Journal des savants de 1904, n° 2), avec réponse signée J. Gilliéron*. Paris, H. Champion, 1904, p. 8.

24. GILLIÉRON, Jules et MONGIN, Jean, *Étude de géographie linguistique. « Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*. Paris, H. Champion, 1905, 30 p. ; GILLIÉRON, Jules, *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, H. Champion, 1918, 360 p. ; DAUZAT, Albert, *La géographie linguistique*, Paris, Flammarion, 1922, 200 p. ; DALBERA, Jean-Philippe, « Géolinguistique : un nouveau souffle ? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2002, p. 831-849.

configuration et de la distribution géographique des différentes formes lexicales contenues dans les *Atlas linguistiques*, il devient dès lors possible d'établir une typologie de leurs aires respectives et de comprendre comment celles-ci s'organisent, formant bien souvent une véritable stratigraphie²⁵. En ce sens, la géographie linguistique donne à lire « du temps dans l'espace²⁶ » offrant ainsi une illustration brillante de la formule d'Élysée Reclus selon laquelle : « L'histoire n'est que la géographie dans le temps, comme la géographie n'est que l'histoire dans l'espace²⁷. »

Le domaine bretonnant a fait l'objet, relativement tôt, de plusieurs recherches dans cette perspective. Le matériel rassemblé dans l'*ALBB* de Le Roux a été étudié de façon systématique par le chanoine Falc'hun, permettant de renouveler la compréhension de la géographie linguistique du breton. Il a ainsi montré que le domaine bretonnant se structure en trois grands espaces²⁸. De part et d'autre d'une zone centrale centrée autour de la ville de Carhaix et allant approximativement de la zone de Lannion, au nord-est, à Pont-l'Abbé, au sud-ouest sont adossés deux autres ensembles, l'un au nord-ouest et l'autre au sud-est. Ces différents espaces contrastent fortement dans la mesure où dans la zone centrale ont émergé et se sont diffusées des innovations linguistiques au cours des siècles alors que les archaïsmes linguistiques tendent au contraire à se maintenir dans les deux zones latérales. Cette organisation tripartite, avec l'émergence d'une zone centrale innovatrice, est un phénomène relativement courant en dialectologie²⁹ et dans le cas breton, ce processus a été facilité par la situation particulière de Carhaix, l'antique chef-lieu de la *civitates* des Osismes, *Vorgium*. Cette cité se trouvait effectivement au centre d'un réseau viaire, resté en usage à l'époque médiévale, facilitant ainsi la diffusion des innovations linguistiques. De précédents travaux ayant appliqué une approche dialectométrique aux données de l'*ALBB* ont

25. BRUN-TRIGAUD, Guylaine, « Essai de typologie des aires lexicales dans l'*Atlas linguistique du Centre* », *Annales de Normandie*, 2012, p. 75-93.

26. BRUN-TRIGAUD, Guylaine, LE BERRE, Yves et LE DÛ, Jean, *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace. Essai d'interprétation des cartes de l'Atlas linguistique de la France de Jules Gilliéron et Edmond Edmont augmenté de quelques cartes de l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005, 363 p.

27. Cette formule figure en incipit des six différents volumes constituant l'ouvrage *L'Homme et la Terre*, paru de façon posthume de 1905 à 1908 (Paris, Librairie universelle).

28. FALC'HUN, François, *L'histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique*. Quimper, 1951, 260 + 64 p. ; *Id.*, *Histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique*, Paris, 1965, 374 + 63 p. ; *Id.*, *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris, Union générale d'éditions, 1981, 663 p.

29. NICHOLS, Johanna, « The vertical archipelago : Adding the third dimension to linguistic geography », dans Peter AUER, Martin HILPERT, Anja STUKENBROCK et Benedikt SZMRECSANYI (éd.), *Space in Language and Linguistics Geographical, Interactional, and Cognitive Perspectives*, Berlin/Boston, 2013, p. 38-60.

montré la profondeur socio-historique du découpage géographique mis au jour grâce à un tel type d'analyse³⁰.

La géolinguistique offre ainsi la possibilité d'établir une chronologie des faits linguistiques mais celle-ci n'est que relative. Afin de combler cette lacune, Falc'hun, dans ses analyses, a cherché à identifier des repères susceptibles d'offrir des datations assurées. La ténuité des faits associée à la pauvreté des sources rend l'édifice fragile, ce qui a attiré une critique féroce de Jackson à son encontre et le rejet que tout fait vernaculaire contemporain puisse apporter une perspective sur les développements historiques du breton au-delà de la génération des informateurs auprès desquels il a été recueilli³¹. Cette critique, avérée sur plusieurs points, n'en demeure pas moins tributaire d'une vision de l'évolution des langues élaborée à partir de la transformation progressive du latin en langues romanes, telle qu'elle était comprise au milieu du xx^e siècle³².

Uniformitarisme et sociolinguistique historique

Les apports de la sociolinguistique et notamment de la sociolinguistique historique permettent de mieux appréhender les situations linguistiques à divers moments du passé³³. Labov, tout particulièrement, a réfléchi à la possibilité de mobiliser des analyses inscrites dans un contexte contemporain à des situations du passé³⁴. À ce titre, il a fait appel à la notion d'uniformitarisme, empruntée à la géologie. Ce principe postule qu'à conditions équivalentes, les phénomènes ayant eu lieu dans le passé ne diffèrent pas de ceux à l'œuvre à l'heure actuelle et ainsi, « la connaissance des processus à l'œuvre dans le passé peut être inférée de l'observation des processus actuels en cours. »³⁵

30. GERMAN, Gary, *Une étude linguistique sur le breton de Saint-Yvi*, dactyl., thèse de doctorat de 3^e cycle, Jean LE DÜ (dir.), Brest, Université de Bretagne occidentale, 1984 ; *Id.*, « Une méthode dialectométrique (assistée par ordinateur) pour l'analyse des atlas linguistiques », *La Bretagne linguistique*, 1993, p. 177-213 ; COSTAQUEC, Denis, « Linguistic Geography of Breton and Sociocultural Motivations », *STUF - Language Typology and Universals*, 2012, p. 47-64.

31. JACKSON, Kenneth H., « Linguistic Geography and the History of the Breton Language », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 1960-1961, p. 272-293.

32. Ó MUIRCHARTAIGH, Peadar, *Gaelic dialects present and past : a study of modern and medieval dialect relationships in the Gaelic languages*, PhD dissertation, William GILLIES, Wilson McLEOD et Warren MAGUIRE (dir.), Edinburg, The University of Edinburgh, 2015.

33. HERNÁNDEZ-CAMPOY, Juan Manuel et CONDE-SILVESTRE, Juan Camilo, *The Handbook of Historical Sociolinguistics*, Malden/Oxford, 2012, 704 p. ; NEVALAINEN, Terttu, « What Are Historical Sociolinguistics ? », *Journal of Historical Sociolinguistics*, 2015, p. 243-269.

34. LABOV, William, « On the use of the present to explain the past », dans Luigi HEILMANN (éd.) *Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists*, Bologna, 1974, p. 825-851.

35. Texte original : « knowledge of processes that operated in the past can be inferred by observing ongoing processes in the present » dans CHRISTY, Thomas Craig, *Uniformitarianism in Linguistics*, Amsterdam/Philadelphia, 1983, p. ix d'après LABOV, William, *Principles of Linguistic Change*, Oxford, 1994, p. 21.

De ce point de vue, la comparaison permet d'élaborer des explications particulièrement lorsque la documentation s'avère parcimonieuse. Le principe d'uniformitarisme permet donc de surmonter l'absence de sources directes et de discuter la validité de certaines hypothèses en fonction de notre connaissance du fonctionnement des phénomènes linguistiques décrits par la linguistique moderne.

La transformation de données linguistiques en valeurs numériques dans le cadre d'une approche quantitative telle que la dialectométrie offre la possibilité de repérer des structures indécélables de prime abord. Les informations contenues dans les atlas linguistiques s'inscrivent dans une temporalité dont il est possible d'établir les grandes lignes. D'autre part, le principe d'uniformitarisme favorise une réflexion sur les facteurs à l'œuvre dans une telle situation. La conjonction de ces approches rend possible l'établissement de l'objet langue bretonne en tant que source et qui, de ce fait, peut être soumis à la critique et mis en relation avec d'autres objets, afin de parvenir à une meilleure connaissance du passé.

Distribution de la distance linguistique, lecture d'ensemble

La répartition de la distance linguistique à travers l'espace bretonnant est intrigante car si elle présente des traits inédits, elle fait ressortir en certains endroits des schémas d'organisation qui peuvent évoquer certaines analyses anciennes de l'espace dialectal breton, battues, à juste titre, en brèche par les travaux de Falc'hun.

Présentation générale

À l'issue de l'analyse dialectométrique des données du *NALBB*, un ensemble de taux de similarité est disponible pour chacun des 534 segments du réseau présenté à la figure 3. La représentation cartographique de la distribution du degré de similarité entre les différents points d'enquête peut être visualisée à la figure 4.

De façon générale, la carte se lit de la façon suivante. Plus les traits sont épais et foncés, plus le taux de similarité linguistique entre les deux localités concernées est important. Les résultats vont d'un minimum de 39,15 % (pour le segment 63 Pléguen – 160 Noyal-Naizin) à un maximum de 88,47 % (segment 57 Plougrescant – 58 Camlez), pour une moyenne de 68,43 % à travers tout le territoire bretonnant. Un taux médian relativement proche, s'élevant à 68,27 %, indique que les valeurs extrêmes n'ont qu'une influence limitée sur la distribution des résultats. L'éventualité d'une répartition due au hasard a été évacuée en procédant à un test statistique, le test de Shapiro-Wilk permettant d'évaluer la normalité d'une distribution³⁶.

36. Ce test permet d'évaluer dans quelle mesure les résultats obtenus se distribuent selon une courbe de Gauss, dite en cloche. Dans notre cas de figure, nous reportons les résultats suivants : $W = 0,98$ pour une valeur- p (p -value en anglais) $< 0,05$.

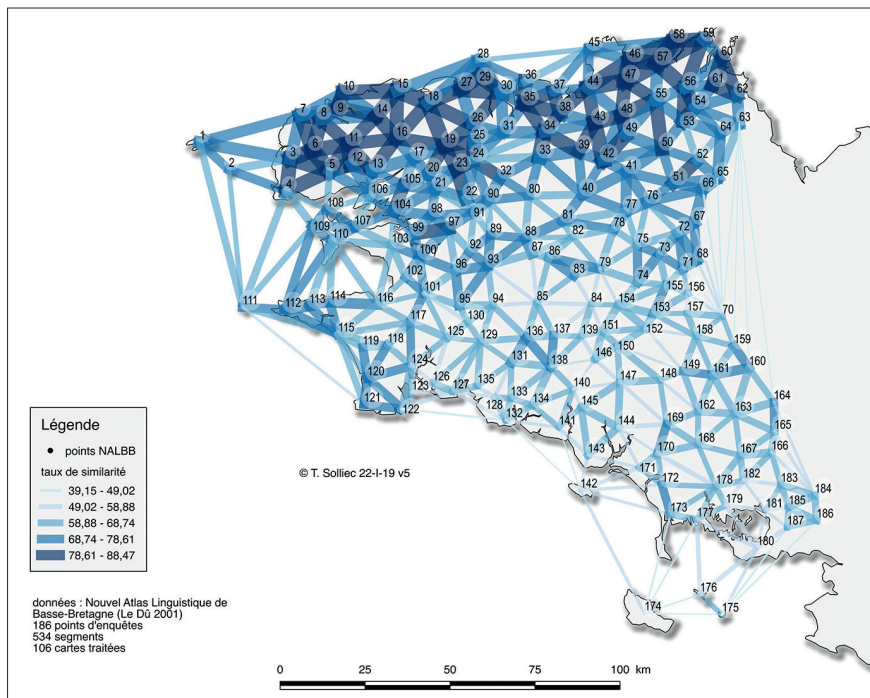


Figure 4 – Distribution de la distance linguistique à travers le domaine bretonnant

Organisation spatiale de la distribution de la distance linguistique

Une lecture attentive de la répartition des résultats permet d'observer que la distribution de la distance linguistique est organisée sur le plan spatial et ce, à deux niveaux. En premier lieu, se dessine une bipartition de l'espace bretonnant entre deux aires, l'une au nord-ouest et l'autre au sud-est comme le montre la figure 5.

En allant d'ouest en est, la séparation entre ces deux espaces suit l'estuaire puis le cours inférieur de l'Odette avant de rejoindre la partie finistérienne de l'Aulne et partage en deux le pays *vFañch*, la région autour de Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-d'Armor), laissant au nord-ouest le plateau nommé localement « *kroec'haou* » (hauteurs) et au sud-est, les terres de plaines dites « *n diezaou* ». À l'est, cette limite se confond avec la frontière linguistique.

La distance linguistique se caractérise dans chacune de ces deux zones par un profil différent. Le nord-ouest présente un taux moyen de similarité élevé (73,9 %), supérieur à la moyenne pour l'ensemble du domaine bretonnant, avec une distribution relativement homogène d'un segment à l'autre (coefficient de variation de 8,85 %). La zone sud-est présente des taux de similarité relativement faibles, 60,04 % en moyenne.

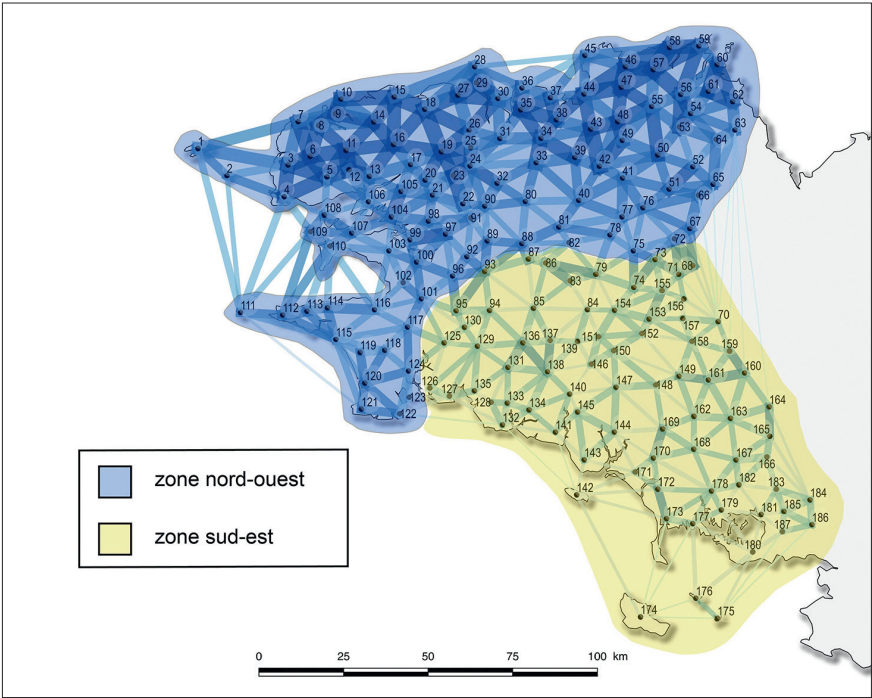


Figure 5 – Bipartition de l’espace bretonnant en deux zones

L’hétérogénéité dans la variation du niveau de similarité d’un segment à l’autre y est également plus marquée. Le tableau 1 rassemble ces différentes observations.

	Zone nord-ouest	Zone sud-est	Ensemble de la Basse-Bretagne
Nombre de segments	323	211	534
Taux moyen de similarité	73,9 %	60,04 %	68,43 %
Taux médian de similarité	74,1 %	61,55 %	68,27 %
Maximum	88,47 %	72,39 %	88,47 %
Minimum	51,58 %	39,15 %	39,15 %
Étendue	36,89	33,24	49,32
Coefficient de variation	8,85	11,49	13,91

Tableau 1 – Statistiques descriptives des taux de similarité linguistique pour l’ensemble du domaine bretonnant, la zone nord-ouest et la zone sud-est

Une analyse plus attentive permet de voir un autre niveau de lecture se dessiner. Celui-ci est constitué d’une constellation de dix pôles de similarité linguistique dont l’expansion géographique demeure limitée mais qui, bien souvent, s’inscrivent dans un territoire nettement identifiable. La carte de la figure 6 montre leur distribution.

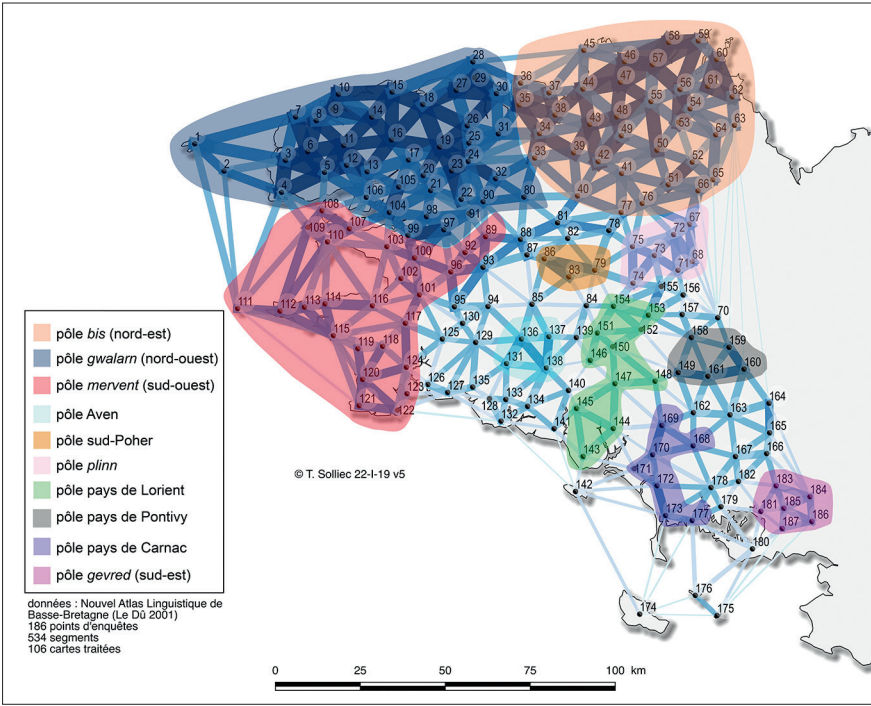


Figure 6 – Carte des pôles de similarité linguistique

En fonction de l'appartenance de ces pôles à la zone nord-ouest ou sud-est, ils présentent une typologie différente. Ainsi, au nord-ouest, les trois pôles (dans un sens inverse à celui des aiguilles d'une montre) *bis* (nord-est), *gwalarn* (nord-ouest) et *mervent* (sud-ouest) se caractérisent par un taux de similarité linguistique élevé et une emprise territoriale importante. Dans la zone sud-est, les pôles sont plus nombreux mais ils sont également nettement moins étendus, voire très circonscrits. De plus, les taux de similarité qu'on y observe sont assez faibles mais suffisamment élevés pour contraster légèrement avec les segments environnants. En allant progressivement de l'ouest vers l'est, on relève ainsi :

- le pôle Aven (au centre du pays de l'Aven entre l'Odet et l'Ellé) ;
- le pôle Sud-Poher (au sud de Carhaix) ;
- le pôle *plinn* (à l'est de Carhaix, autour de Plounévez-Quintin) ;
- le pôle pays de Lorient ;
- le pôle pays de Pontivy ;
- le pôle pays de Carnac ;
- le pôle *gevred* (ou sud-est en breton, situé à l'est de la ville de Vannes, à l'extrême sud-est du domaine bretonnant)

La distribution de la distance linguistique à travers le domaine bretonnant est donc organisée d'un point de vue spatial à plusieurs niveaux qui sont imbriqués les uns dans les autres sans s'exclure pour autant. Dès lors, cette structuration ne découle pas du hasard mais résulte de l'association de plusieurs paramètres. S'il ne fait pas de doute que plus d'un seul facteur contribue à la façonner, leur incidence respective reste à évaluer dans la mesure du possible. Plusieurs correspondances s'observent ainsi entre la distribution de la distance linguistique et des phénomènes socio-historiques sous-jacents.

Incidence de la géographie

Si, en premier lieu, penser spontanément à la géographie pour comprendre la répartition des zones mises au jour dans le cadre d'une approche géolinguistique peut s'avérer justifié dans nombre de situations³⁷, le pouvoir explicatif de ce facteur pour la distribution de la distance linguistique à travers le territoire bretonnant demeure toutefois limité³⁸.

Les effets des divers paramètres géographiques, notamment topographiques, sont délicats à prendre en compte dans la mesure où leur effet n'est pas systématique, d'une part, et, d'autre part, ils peuvent jouer des rôles différents selon les espaces pris en considération. L'évaluation de divers facteurs (topographie, présence de centres urbains, distance spatiale notamment) au regard de la distance linguistique montre que leur influence reste modérée et qu'ils opèrent avant tout à un niveau local sur sa répartition.

La bipartition de l'espace dialectal breton, une opposition structurante et ancienne ?

Le constat que l'espace linguistique breton est divisé en deux ensembles relativement distincts a été formulé de longue date par plusieurs auteurs. D'emblée, il faut signaler que la bipartition observée dans le cas présent ne recoupe pas la séparation entre les parlers vannetais (en usage dans la partie ouest du département du Morbihan à peu de chose près) et les variétés dites « *Kerne-Leon-Treger* » (KLT), renvoyant aux formes de breton en usage dans le département du Finistère et la partie ouest des Côtes-d'Armor³⁹.

37. Pour l'ALF, voir BRUN-TRIGAUD, Guylaine, LE BERRE, Yves et LE DÜ, Jean, *Lectures de l'Atlas linguistique de la France...*, op. cit., par exemple.

38. SOLLIEC, Tanguy, « De l'espace dans la langue... », art. cité.

39. L'abréviation KLT correspond à *Kerne, Leon, Treger*, formes bretonnes du nom des anciens évêchés préévolutionnaires, respectivement « Cornouaille », « Léon », « Trégor », recouvrant lesdits départements qui leur ont succédé.

Plusieurs auteurs ont émis l’idée d’une bipartition ancienne du paysage dialectal breton mais souvent, cette dernière n’a guère été développée. Ainsi, Falc’hun évoque une « dualité dialectale primitive » dans les premiers temps de la langue bretonne⁴⁰ quand Jackson signale que « particulièrement en Trégor, nous pourrions y voir un *dialecte foncièrement septentrional* ayant été touché à des degrés divers par des influences centrales⁴¹ ». Erwan Vallerie a également distingué entre un dialecte occidental et un dialecte oriental en se fondant sur l’évolution en position finale de la diphtongue [ou], à partir de l’étude des formes de toponymes à différentes époques, ce qui l’a amené à placer la limite entre ces deux ensembles de part et d’autre de la ligne qui se dessine entre le cours du Trieux, au nord, et celui de l’Ellé, au sud⁴².

Plusieurs éléments viennent suggérer que la zone nord-ouest est d’origine plus récente que sa contrepartie au sud-est et qu’elle s’est constituée aux dépens de cette dernière. Cette formation plus tardive se reflète notamment par le profil distinct de la distance linguistique dans chaque zone. Par ailleurs, un ensemble de traits linguistiques qui pourraient être qualifiés de « sudistes » ainsi que des niveaux importants de palatalisation des consonnes après les voyelles /e, i, u/ notamment, suggèrent une étendue précédemment plus vaste et reflétant sans doute l’ancienne organisation des *civitates* gauloises. Le tableau 2 résume ainsi la superposition de plusieurs phénomènes sous-jacents à chacune des zones identifiées précédemment.

Zone nord-ouest	Zone sud-est
Taux de similarité linguistique élevés et constants	Taux de similarité linguistique faibles et hétérogènes
Niveau de palatalisation faible	Niveau de palatalisation élevé et très élevé
Traits linguistiques sudistes –	Traits linguistiques sudistes +++
Emprunts ponctuels au français dans le vocabulaire de base	Emprunts assez importants au français dans le vocabulaire de base
Noms de famille suivant une distribution nordiste ⁴³	Noms de famille suivant une distribution sudiste ⁴⁴

40. FALC’HUN, François, *Perspectives nouvelles...*, op. cit., p. 227-231, 525-526.

41. Texte original : “« in Tréguier in particular we should probably see a fundamentally northern dialect affected to a greater or lesser degree by “Central” influences » [nous soulignons] dans JACKSON, Kenneth H., *A Historical Phonology of Breton*, Dublin, 1967, 904 p.

42. VALLERIE, Erwan, *Traité de toponymie historique de la Bretagne*, Le Relecq-Kerhuon, 1995, 560 p. ; *Id.*, « Les terminaisons -ou et -o dans la toponymie bretonne », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 2001, p. 419-436. Il a ainsi retenu une série de doublets tels que Saint-Cadou~Saint-Cado, Saint-Malou~Saint-Malo dont il a observé la répartition.

43. LE BRIS, Daniel, « Surnames and geolinguistics in Brittany : a study of concordances », *STUF - Language Typology and Universals*, 2012, p. 95-109 ; LE BRIS, Daniel, « Concordances géolinguistiques et anthroponymiques en Bretagne », *Corpus*, 2013, p. 85-104.

44. *Id.*, *ibid.*

Zone nord-ouest	Zone sud-est
Densité importante des noms de lieu en <i>Plou-</i> , <i>Plo-</i> , <i>Plé-</i> , <i>Gui-</i> ⁴⁵	Densité importante des toponymes se terminant en <i>-ac</i> ⁴⁶
<i>Civitas</i> gauloise puis gallo-romaine des Osismes	<i>Civitas</i> gauloise puis gallo-romaine des Vénètes
Transposition plus ou moins dans les limites des évêchés médiévaux de Cornouaille, Léon et Tréguier (KLT)	Évêché médiéval de Vannes
Dialecte occidental ancien ⁴⁷	Dialecte oriental ancien ⁴⁸

Tableau 2 – Corrélations entre la bipartition du domaine bretonnant et des faits socio-historiques

Les différents phénomènes ne concordent pas parfaitement entre eux, d'une part, ni avec la répartition bipartite de la distance linguistique, d'autre part. En effet, l'émergence de la zone nord-ouest et son expansion constituent, *a priori*, un processus dynamique inscrit dans un temps long. Ainsi, il est possible de considérer qu'il est encore à l'œuvre de nos jours, dès lors que la complexité du système accentuel vannetais est vue comme une restructuration en cours, en vue de son alignement sur celui des variétés KLT, tel que le décrit Le Pipec⁴⁹.

La formation d'une zone nord-ouest au détriment de la zone sud-est à une période donnée établit ici une chronologie relative que nous proposons de mettre en relation avec un mouvement de population ayant abouti à une telle reconfiguration.

La géographie des pôles de similarité, un reflet de mouvements historiques ?

La répartition des différents pôles de similarité linguistique entre en écho avec plusieurs faits. À première vue, l'ancien découpage des évêchés prérévolutionnaires transparaît dans la zone nord-ouest avec des pôles *bis*, *gwalarn* et *mervent* avec pour chacun d'entre eux des traits distinctifs bien marqués à l'heure actuelle. Dans le cas des pôles *bis* et *mervent*, un phénomène de radiation s'observe avec une forte fréquence de ces traits à proximité du littoral mais celle-ci tend à décroître au fur et à mesure qu'on progresse vers l'intérieur des terres (fig. 7).

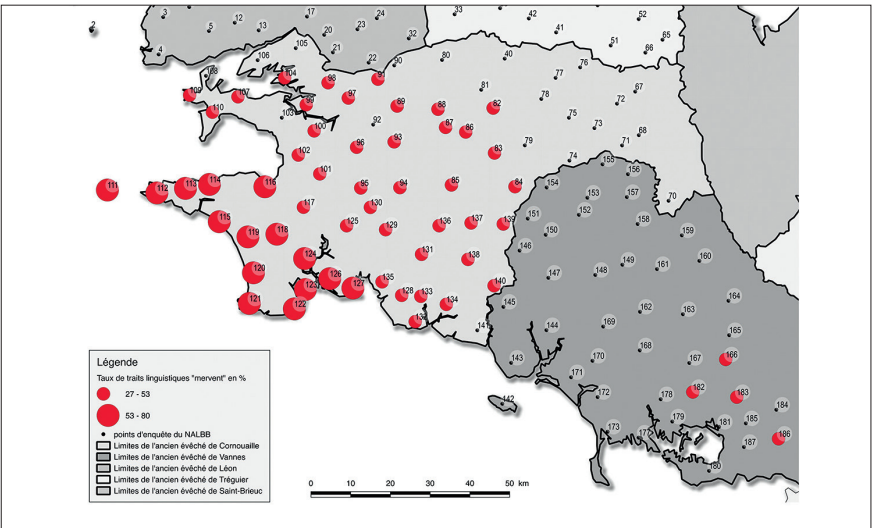
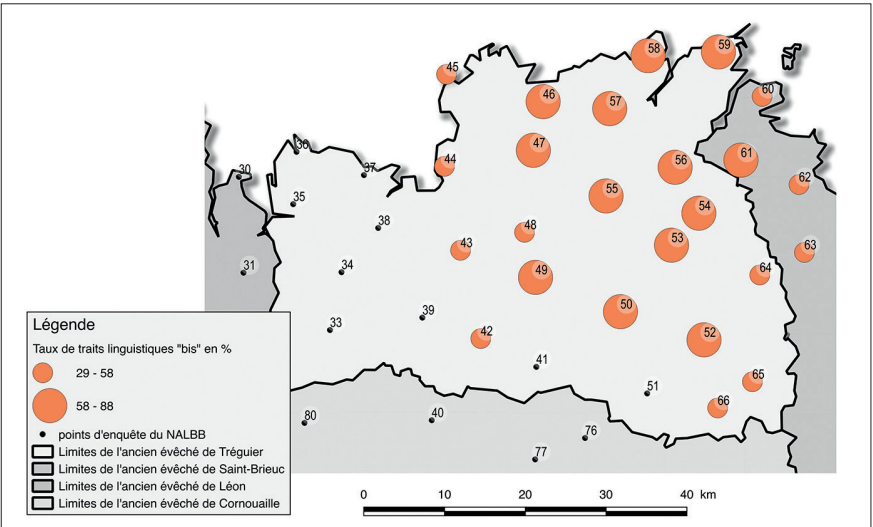
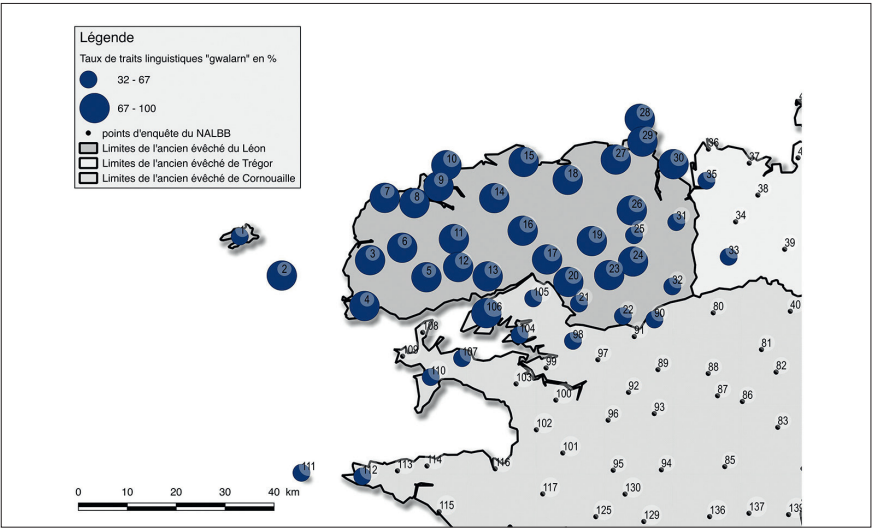
45. FALC'HUN, François, *Perspectives nouvelles...*, *op. cit.*, fig 54, p. 191.

46. Ce suffixe issu du celtique *-ākon est passé en latin à *-acum* et a évolué au nord de l'espace gallo-roman en *-é*, *-ay* ou *-y*. Il correspond au brittonique *-oc* ayant donné par la suite *-ecl/-eg*. La forte concentration de toponymes ayant conservé une finale en *-ac* est généralement interprétée comme la conséquence d'une présence ancienne de locuteurs du breton.

47. VALLERIE, Erwan, *Traité de toponymie...*, *op. cit.*

48. *Id.*, *ibid.*

49. LE PIPEC, Erwan, « Lecture critique... », art. cité.



Figures 7a, b et c – La fréquence des traits dans les pôles *bis*, *mervent* et *gwalarn*

Une telle répartition suggère l'émergence de ces phénomènes sur la côte et une diffusion de proche en proche vers l'intérieur du territoire. Ce cas de figure signale également un développement chronologique, à l'instar de la situation dialectale de l'anglais américain, nettement plus complexe sur la côte est, devenant progressivement plus simple en direction de l'ouest, laissant entrevoir une variation dans la profondeur temporelle de l'implantation des colons européens.

De façon plus inattendue, la distribution des pôles de similarité trouve un écho dans la géographie des différentes mutations du gène *CFTR* responsables de la mucoviscidose⁵⁰, maladie génétique particulièrement prévalente en Bretagne, notamment dans sa partie occidentale. Nadine Pellen, en cherchant à comprendre les comportements qui ont pu favoriser la diffusion de cette maladie au sein de la société, a observé que ces mutations tendent à se regrouper dans des bassins génétiques, lieux de vie privilégiés des porteurs sains pendant plusieurs générations⁵¹. Une convergence relativement claire apparaît entre ces deux domaines. Ces correspondances ont été étudiées par ailleurs de façon détaillée⁵². Un relevé visuel permet d'établir qu'elles sont présentes dans six des dix pôles de similarité linguistique, d'une part, et, d'autre part, qu'elles sont nettement marquées dans les trois pôles de la zone nord-ouest ainsi que dans le pôle Aven, comme l'indique le tableau 3.

Type de mutation du gène <i>CFTR</i>	gwalarn	bis	mervent	Aven	Pays de Pontivy	gevred
F508del	+	+	+	+	?	–
G551D	+	–	–	+	?	–
1078delT	–	+	+	+	–	?
1717-1G>A	+	+	+	+	–	–
W846XelT	+	+	?	+	+	–
N1303KeIT	?	+	+	–	+	+
4005+1G>A	+	+	+	+	–	–
G542X	+	+	+	–	–	–
I507d	–	+	–	–	–	–
G149R	+	?	+	+	–	–
621+1G > T	–	–	–	+	–	–
Nombre de correspondances	7	8	7	8	2	1

Tableau 3 – Distribution des principales mutations génétiques du gène *CFTR* en Bretagne dans les pôles de similarité linguistique

50. Ce gène est présent sur le chromosome 7 et permet de coder la protéine dite *Cystic Fibrosis Transmembrane Conductance Regulator*. Son dysfonctionnement est responsable de la mucoviscidose. Les recherches médicales portant sur cette maladie étant relativement développées, un nombre important de mutations de ce gène *CFTR* a pu être identifié et rassemblé dans une base de données (<http://www.genet.sickkids.on.ca/StatisticsPage.html> dernière consultation le 31 décembre 2022).

51. PELLEN, Nadine, *La mucoviscidose en héritage*, Paris, INED édit., 2015, 292 p.

52. PELLEN, Nadine et SOLLIEC, Tanguy, « Dialectometry and population genetics - when results converge : the case of Western Brittany », *Studia Cello-Slavica. Journal of the Learned Association Societas Cello-Slavica*, 2021, p. 63-104.

La présence de bassins génétiques bien localisés du point de vue géographique, en lien avec les datations de plusieurs mutations présentes sur le territoire breton, a amené Nadine Pellen à reconnaître dans une telle organisation le résultat d'un « effet fondateur », ce qui en génétique des populations désigne les cas où la diversité du patrimoine génétique d'un groupe humain se réduit à la suite d'un évènement l'ayant amené à se séparer de la population à laquelle il appartenait initialement. De ce fait, la présence de plusieurs traits, tels que certaines mutations génétiques, se fait plus fréquente de génération en génération.

Nous avons proposé de rapprocher cet effet fondateur de l'épisode historique des migrations bretonnes, rejoignant ainsi la proposition exposée précédemment de voir dans l'émergence de la zone nord-ouest la conséquence d'un mouvement de population.

Les migrations bretonnes : un phénomène historique difficile à appréhender

Le cas des migrations bretonnes entre les ^v^e et ^{vii}^e siècles constitue un épisode relativement paradoxal dans la mesure où l'historiographie bretonne⁵³ en a fait un épisode clé de l'histoire de ce territoire quand bien même la rareté des sources contemporaines ne permet guère d'appréhender ce phénomène, ni d'en connaître les raisons ou les modalités. Magali Coumert en tire, dès lors, le constat suivant : « La naissance de la Bretagne continentale est une énigme⁵⁴ ».

Un modèle explicatif remis en cause

L'idée que les Bretons installés en Armorique trouvent leurs origines outre-Manche apparaît de façon postérieure à l'évènement, à partir du ^{ix}^e siècle, dans la production hagiographique. Parmi les sources contemporaines desdites migrations, Gildas le Sage (vers 490-vers 570) évoque en quelques mots ce phénomène dans les termes suivants : « certains gagnaient les régions d'outre-mer en hurlant beaucoup ; sous leurs voiles gonflées, ils chantaient non des chants de marin mais ce psaume "Tu nous as livrés comme des agneaux au boucher et tu nous as dispersés parmi les

53. LA BORDERIE, Arthur de, *Du rôle historique des saints de Bretagne dans l'établissement de la nation bretonne-armoricaine*, Rennes, Librairie bretonne Joseph Plihon, 1883, 46 p. LOTH, Joseph, *L'émigration bretonne en Armorique...*, *op. cit.*

54. COUMERT, Magali, « Le peuplement de l'Armorique : Cornouaille et Domnonée de part et d'autre de la Manche aux premiers siècles du Moyen Âge », dans MAGALI COUMERT et HÉLÈNE TETREL (dir.), *Histoires des Breagnes – 1. Les mythes fondateurs*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, p. 15.

nations". » (Ps. 43,12)⁵⁵. À partir de la seconde moitié du VI^e siècle, le terme latin *Britania*, désignant auparavant la seule île de Bretagne, est désormais utilisé par plusieurs auteurs continentaux comme Procope de Césarée ou Grégoire de Tours pour évoquer également la péninsule armoricaine⁵⁶. Les renseignements historiques concernant cet épisode s'avèrent donc ténus.

Jusqu'il y a peu, l'épisode des migrations bretonnes était décrit en se référant à un modèle structuré en deux phases⁵⁷. Tout d'abord, aurait eu lieu une première migration dite militaire à la fin du III^e siècle, dans le sillage de la crise générale au sein de l'empire romain et l'autre, plus récente et plus massive, de laïcs et religieux fuyant au cours des V^e et VII^e siècles une supposée pression démographique d'invasisseurs saxons. Néanmoins, cette analyse est dorénavant réévaluée et passée au crible de la critique en se fondant notamment sur les apports de l'archéologie⁵⁸. En effet, les données disponibles ne permettent pas d'identifier une telle structuration en deux temps et plus généralement, « il faut admettre que les migrants bretons sont encore archéologiquement invisibles », comme le signale Patrick Galliou⁵⁹. Les changements que connaît la pointe de l'Armorique à la fin de l'Antiquité demeurent difficiles à observer et à décrire en détail. Ainsi,

« [c]et exemple de transformation de certaines régions du monde romain par des migrants qui eux-mêmes étaient initialement Romains demeure opaque. Il n'existe même pas de réponses nettes aux questions les plus élémentaires concernant les migrants brittons en Bretagne : pourquoi, quand, comment, combien, ou de quelles régions de Grande Bretagne sont-ils venus⁶⁰. ».

55. Traduction de KERBOUL-VILHON, Christiane, *Gildas le Sage. De Excidio Britanniae. Décadence de la Bretagne*. Sautron, Éd. du Pontig, 1996, p. 126). Original latin : *alii transmarinas petebant regiones cum ululatu magno ceu celeumatis vice hoc modo sub velorum sinibus cantantes : « dedisti nos tamquam oves escarum et in gentibus dispersisti nos »* (Ps. 43,12). D'après WINTERBOTTOM, Michael, éd., *Gildas. The ruin of Britain and other works*, Londres/Chichester, 1978, 162 p.

56. COUMERT, Magali, « Le peuplement... », art. cité.

57. CHADWICK, Nora, « The Colonization of Brittany from Celtic Britain », *Proceedings of the British Academy*, 1965, p. 235-299 ; FLEURIOT, Léon, *Les origines...*, op. cit. ; GIOT, Pierre-Roland, GUIGON, Philippe et MERDRIGNAC, Bernard, *Les premiers Bretons d'Armorique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, 246 p. ; MERDRIGNAC, Bernard, *D'une Bretagne à l'autre. Les migrations bretonnes entre histoire et légendes*. Rennes, 2 Presses universitaires de Rennes, 2012, 294 p.

58. BRETT, Caroline, « Soldiers, Saints, and States ? The Breton Migrations Revisited », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 2011, p. 1-56 ; EAD., « An Invisible Migration ? The Origins of Brittany », dans PIGEON, Geneviève et HILY, Gaël, *Migrations et territoires celtiques : mouvement spatial et mutations culturelles / Divroañ hag enbroañ ar Gelted : dilec'hiañ ha cheñch sevenadur*, Longueuil-Rennes, l'Instant même/TI, 2019, p. 11-26 ; BRETT, Caroline, *Brittany and the Atlantic archipelago, 450 – 1200: contact, myth and history*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, 479 p.

59. GALLIOU, Patrick, « Il était une fois la Bretagne », *Histoire & civilisations*, 2021, p. 43.

60. Texte original : « [t]his example of the transformation of part of the Roman world by migrants who were themselves originally Roman remains obscure. We have no clear answers even to the most basic questions about the British migrants to Brittany : why, when, how, how many, or from what parts of Britain they came. » dans BRETT, Caroline, *Brittany and the Atlantic archipelago...*, op. cit., p. 4.

Notre connaissance des migrations bretonnes s'appuie avant tout sur l'étude de témoignages indirects qui leur sont postérieurs, comme les toponymes et les *Vies* de saints⁶¹.

La génétique, un éclairage supplémentaire ?

Plusieurs travaux récents en génétique des populations ont fourni des résultats susceptibles d'apporter des éclairages supplémentaires sur l'histoire de la Bretagne. Ainsi, dans une étude sur les origines du patrimoine génétique de la population française métropolitaine⁶², il a été remarqué que la partie bretonne de l'échantillon analysé présente de très fortes connexions avec le nord-ouest de l'Europe alors qu'une proximité plus importante aurait été attendue avec la zone géographique adjacente, dans ce cas, la partie nord de la France, en vertu de la loi de l'isolation par la distance. Selon ce principe, plus deux populations sont proches dans l'espace, plus elles partagent un patrimoine génétique commun. Les auteurs envisagent deux hypothèses pour expliquer cette situation. La première est que cette particularité résulterait d'un mouvement de population provenant du nord-ouest de l'Europe, lors du Néolithique. Dans la seconde, il s'agirait de la conséquence de migrations brittoniques au début du Moyen Âge. Ils observent donc que :

« [l]e plus haut niveau de population PS [pastoralistes des steppes] attesté dans le groupe NO peut découler, ou bien de sa position géographique, [correspondant à] la limite extrême de l'expansion néolithique, ou bien d'un épisode postérieur de migrations, plus tardives, provenant d'Europe du nord caractérisées par une proportion plus importante de PS, à savoir celtique et/ou anglo-saxonne. L'exploration de variations génétiques rares et plus récentes permettra une meilleure discussion de ces deux hypothèses.⁶³ »

L'étude de la répartition à travers l'espace breton de marqueurs aussi précis que les mutations du gène *CFTR* responsable de la mucoviscidose va dans le sens de cette deuxième hypothèse. Deux autres observations viennent renforcer cette idée. Tout

61. Avec dans le cas de ce dernier type de document, une discussion pour déterminer la part qui relève du merveilleux et celle de l'information historique. Pour une présentation de l'évolution du débat historiographique à ce sujet, voir COUMERT, Magali, « Les migrations bretonnes et britanniques au haut Moyen Âge, un siècle de questionnements », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. c, 2022, p. 174-177.

62. SAINT PIERRE, Aude, GIEMZA, Joanna, ALVES, Isabel, KARAKACHOFF, Matilde, GAUDIN, Marinna, AMOUYEL, Philippe, DARTIGUES, Jean-François et al., « The Genetic History of France », *European Journal of Human Genetics*, 2020, 853-865.

63. Texte original : « [t]he highest level of SP [Steppe pastoralists] population in the NW cluster may be either due to its position, at an extreme of the possible Neolithic expansion or to later, and more recent migration from northern Europe with high SP proportion, i.e., Celtic and/or Anglo Saxon. Exploration of more recent rare genetic variation will allow a better disentangling of these two hypotheses. » dans *Id.*, *ibid.*, p. 863.

d’abord, l’une des mutations du gène *CFTR*, la mutation dite 1078delT, n’est attestée en France qu’en Bretagne⁶⁴ et ailleurs en Europe, uniquement au Pays de Galles ainsi qu’en Angleterre dans la région à proximité de la frontière galloise⁶⁵. Ce point commun rend l’appartenance à un groupe ancestral commun outre-Manche très probable. Par ailleurs, l’apparition de plusieurs des mutations en question a été datée (en calculant par générations de vingt-cinq ans). Pour celles concernant la Bretagne, on relève ainsi pour les plus fréquentes d’entre elles, les estimations suivantes :

Nom de la mutation du gène <i>CFTR</i>	Date estimée d’introduction en Bretagne	Fréquence
W846X	vers 625 apr. J.-C.	faible
1078delT	vers l’an Mil	élevée
G551D	vers 800 apr. J.-C.	élevée
F508del	vers 1000 av. J.-C.	très élevée

Tableau 4 – Liste des mutations du gène *CFTR* les plus fréquentes en Bretagne et date estimée de leur introduction⁶⁶

Exception faite de la mutation F508del répandue dans toute l’Europe, l’apparition des autres mutations à l’époque médiévale et leur concentration dans la zone nord-ouest ainsi que dans le pôle Aven appuient l’idée d’un effet fondateur provoqué par un mouvement migratoire au début de la période médiévale, sans qu’il soit pour autant possible d’en détailler les contours.

La distribution géographique des mutations génétiques du gène *CFTR* permet de mieux appréhender la mise en place de l’organisation de la distance linguistique à travers le domaine bretonnant. Leur datation vient préciser la période chronologique associée à la formation présumée de ces pôles de similarité linguistiques. Des faits historiques bien établis ne permettent toutefois pas d’éclairer avec précision leur apparition. La comparaison, grâce au principe d’uniformitarisme, avec d’autres contextes linguistiques mieux documentés permet d’ouvrir une nouvelle perspective sur l’histoire de la langue bretonne et, à travers elle, de contribuer à mieux comprendre l’histoire du territoire dans lequel elle a émergé.

64. SCOTET, Virginie, BARTON, David E., WATSON, James B. G., AUDRÉZET, Marie-Pierre, McDEVITT, Trudi, McQUAID, Shirley, SHORTT, Cathy, DE BRAEKELEER, Marc, FÉREC, Claude et LE MARÉCHAL, Cédric, « Comparison of the CFTR Mutation Spectrum in Three Cohorts of Patients of Celtic Origin from Brittany (France) and Ireland », *Human Mutation* 2003, p. 105-105. <https://doi.org/10.1002/humu.9158> (dernière consultation le 12 décembre 2022).

65. CALAFELL, Francesc, CUTTING, Garry, DODGE, John, DES GEORGES, Marie, DÖRK, Thilo, DURIE, Peter, ESKANDARANI, Hamza et alii, *The Molecular Genetic Epidemiology of Cystic Fibrosis : Report of a Joint Meeting of WHO/ECFTN/ICF (M) A/ECFS Genoa, Italy, June 2002*. Genève, World Health Organization, 2004.

66. FICHOU, Yann, GÉNIN, Emmanuelle, LE MARÉCHAL, Cédric, AUDRÉZET, Marie-Pierre, SCOTET, Virginie et FÉREC Claude, « Estimating the age of CFTR mutations predominantly found in Brittany (Western France) », *Journal of Cystic Fibrosis*, 2008, 168-173.

La distribution de la distance linguistique, une fenêtre sur le passé ancien de la Bretagne ?

Les observations quant à la distribution de la distance linguistique à travers le domaine bretonnant amènent en toute logique à s'interroger sur les facteurs qui ont pu conduire à une telle structuration et de quelle manière celle-ci contribue à éclairer la période du début du Moyen Âge en Bretagne.

Une interrogation découle de la confrontation des résultats de travaux antérieurs en dialectologie bretonne à ceux obtenus dans le cadre du traitement dialectométrique des données du *NALBB*. En effet, comment comprendre que la tripartition de l'espace bretonnant identifiée par Falc'hun ne ressorte pas nettement à l'issue de notre analyse ? Il faut sans doute écarter d'emblée le fait que nos démarches respectives s'appuient sur des données provenant d'*Atlas* différents, l'*ALBB* pour notre prédécesseur et le *NALBB* pour notre part. La différence des résultats s'explique avant tout par le fait que ce ne sont pas les mêmes phénomènes qui ont été observés, à savoir la distance linguistique, en ce qui nous concerne, et les innovations linguistiques, dans le cas de Falc'hun.

Ces deux lectures ne sont pas pour autant contradictoires et peuvent être articulées entre elles. En effet, de notre point de vue, elles s'inscrivent dans une stratigraphie et renvoient chacune à une période distincte. L'enjeu est donc de comprendre comment chaque couche s'est constituée et de quelle(s) manière(s) s'est faite la transition de l'une à l'autre. La principale difficulté à surmonter est de pallier l'absence d'une documentation substantielle, afin de pouvoir envisager ces situations dans toute leur complexité. Le principe d'uniformitarisme ouvre ici des perspectives, grâce à la comparaison avec des situations semblables mais plus récentes et mieux documentées, en vue d'élaborer un cadre descriptif pertinent.

L'émergence de nouvelles variétés linguistiques dans un contexte migratoire, un modèle pour expliquer la formation des pôles de similarité linguistique ?

Nous considérons donc que la formation de plusieurs des pôles de similarité, identifiés à la suite de l'analyse dialectométrique, résulte d'un processus d'émergence de nouvelles variétés, semblable à celui observé pour nombre de langues créoles et de variantes coloniales des langues européennes à partir de l'époque moderne. Ce phénomène a été décrit et modélisé par le linguiste Salikoko Mufwene sous l'appellation d'« effet fondateur »⁶⁷.

67. MUFWENE, Salikoko S., « The Founder Principle in Creole Genesis », *Diachronica*, 1996, p. 83-134 ; MUFWENE, Salikoko S., « The development of American Englishes : Some questions from a Creole genesis perspective », dans Edgar W. SCHNEIDER (éd.), *Focus on the USA*, Amsterdam/Philadelphia, 1996, p. 231-264. MUFWENE, Salikoko S., « What research on creole genesis can contribute to

Dans ces cas de figure, plusieurs variétés dialectales ou différentes langues entrent en contact à la suite de mouvements migratoires et viennent à se restructurer pour aboutir à l'émergence d'une nouvelle variété linguistique se fondant en partie sur les structures des idiomes en présence. De ce fait, elle peut parfois présenter des caractéristiques acquises auprès de parlers vernaculaires non-standard et distinctes des formes courantes dans les usages métropolitains. Afin de décrire ce processus de reconfiguration, Mufwene a élaboré la notion de « bassin de traits linguistiques⁶⁸ ». Dans un tel cas, les différentes variétés en présence mettent, métaphoriquement parlant, leurs spécificités en commun et certaines d'entre elles se voient sélectionnées pour former la nouvelle variété émergente. Plusieurs raisons peuvent favoriser une telle sélection : fréquence, marquage, régularité, transparence sémantique, saillance informative, etc.⁶⁹.

Les premiers groupes, qui ont contribué à la formation de cette nouvelle variété, acquièrent une légitimité et contribuent ainsi à son maintien malgré l'arrivée ultérieure de nouveaux migrants. Peter Trudgill signale que :

« l'effet fondateur signifie que, d'un point de vue linguistique, la population fondatrice d'un espace donné possède un avantage décisif dans la mesure où ses usages langagiers se maintiennent de façon durable, au contraire de celles qui viennent plus tardivement. »⁷⁰

Ceci souligne l'influence durable que les premières générations de locuteurs ont sur les contours de la nouvelle variété malgré la venue d'autres groupes de migrants ultérieurement⁷¹.

historical linguistics », dans Monika S. SCHMID, Jennifer R. AUSTIN et Dieter STEIN (éd.), *Historical linguistics, 1997. Selected Papers from the 13th International Conference on Historical Linguistics, Düsseldorf, 10-17 August 1997*, Amsterdam/Philadelphia, 1998, p. 315-338 ; MUFWENE, Salikoko S., « The Legitimate and Illegitimate Offspring of English », dans Larry E. SMITH et Michael L. NOONAN, *World Englishes 2000*, Honolulu, 1997, p. 182-203 ; MUFWENE, Salikoko S. « From Genetic Creolistics to Historical Dialectology : Ecological and Population Genetics Perspectives », *American Speech*, 2000, p. 262-265 ; MUFWENE, Salikoko S., *The Ecology of Language Evolution*. Cambridge, 2001, 255 p. La locution « effet fondateur » est empruntée à la génétique des populations et employée de façon métaphorique. La présence d'un phénomène de ce type du point de vue génétique n'implique pas nécessairement un processus linguistique du même type.

68. *Feature pool* en anglais, voir MUFWENE, Salikoko S., *The Ecology...* op. cit., p. 4-6.

69. *Id.*, *ibid.*, p. 32 et 57.

70. Texte original : « *the founder effect implies that the linguistic founding population of an area has a built-in advantage when it comes to the continuing influence and survival of their speech forms, as opposed to those of later arrivals.* » dans TRUDGILL, Peter, *New-dialect Formation. the Inevitability of Colonial Englishes*, Edinburgh, 2004, p. 163.

71. Labov a énoncé un constat similaire (LABOV, William, *Principles...*, op. cit., p. 503-506.). Cette observation dépasse le domaine linguistique et a été, en premier lieu, formulée par le géographe américain ZELINSKY, Wilbur, *The cultural geography of the United States, a revised edition*, Englewood Cliffs (NJ), 1992.

Ce processus documenté à plusieurs époques et dans différents contextes invite à voir dans certains des pôles de similarité linguistique identifiés dans le domaine bretonnant l'écho de tels effets fondateurs.

Les pôles de similarité linguistique, des occurrences de nouveaux dialectes brittoniques ?

Plusieurs éléments invitent effectivement à considérer que les variétés présentes dans certains des pôles de similarité identifiés à travers l'espace bretonnant constituent des occurrences de nouveaux dialectes, dans la perspective ouverte notamment par Trudgill⁷². En effet, ce phénomène s'inscrit clairement dans un contexte de mouvements de populations quand bien même les migrations bretonnes demeurent difficiles à appréhender comme cela a été évoqué précédemment⁷³.

En premier lieu, le caractère multilingue à la fois de l'île de Bretagne et de la péninsule armoricaine peut être relevé, favorisant ainsi une situation de contact linguistique. La question du paysage linguistique dans l'île de Bretagne à la fin de l'Antiquité est discutée, interrogeant notamment les places et rôles respectifs du latin et du brittonique⁷⁴. De l'autre côté de la Manche, outre les populations brittoniques, des groupes latinophones étaient également présents⁷⁵, de même que, de façon hypothétique et non-attestée, des poches de locuteurs de gaulois tardif. De ce fait, les conditions étaient donc réunies pour qu'un effet fondateur puisse se produire. Il est à noter qu'une situation relativement semblable de multilinguisme a pu s'observer ultérieurement au Pays de Galles⁷⁶.

72. BRITAIN, David et TRUDGILL, Peter, « Migration, New-Dialect Formation and Sociolinguistic Refunctionalisation : Reallocation as an Outcome of Dialect Contact », *Transactions of the Philological Society*, 1999, p. 245-256 ; TRUDGILL, Peter, *New-dialect Formation... op. cit.*

73. L'étude de l'ADN ancien permet d'entrevoir dans le cas de l'implantation des Saxons dans l'île de Bretagne un phénomène complexe et fournir des éléments de comparaison pour réapprécier les migrations bretonnes, voir notamment GRETZINGER, Joscha, SAYER, Duncan, JUSTEAU, Pierre, ALTENA, Eveline, PALA, Maria, DULIAS, Katharina, EDWARDS, Ceiridwen J. *et al.*, « The Anglo-Saxon Migration and the Formation of the Early English Gene Pool », *Nature*, 2022, 112-119.

74. RUSSELL, Paul, « Latin and British in Roman and Post-Roman Britain : Methodology and Morphology », *Transactions of the Philological Society*, 2011, p. 138-157 ; RUSSELL, Paul, « Multilinguisme en Grande-Bretagne ». *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques. Résumés des conférences et travaux*, 2011, p. 297-300. Une synthèse des débats figure dans BRETT, Caroline, *Brittany and the Atlantic archipelago...*, *op. cit.*, p. 20-22.

75. FLEURIOT, Jean-Léon, « Recherches sur les enclaves romanes anciennes en territoire bretonnant », *Études celtiques*, 1958, p. 164-178.

76. SIMS-WILLIAMS, Patrick, « The Five Languages of Wales in the Pre-Norman Inscriptions », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 2002, p. 1-36 ; FALILEYEV, Alexander, « Languages of Old Wales : A Case for Co-existence », *Dialectologia et Geolinguistica*, 2003, p. 18-38.

D'autre part, les locuteurs du breton se réfèrent assez spontanément aux anciens évêchés prérévolutionnaires comme repère dialectal bien que cette division administrativo-religieuse ne rende pas compte de la structuration dialectale actuelle du breton comme l'a montré Falc'hun⁷⁷. Le fait qu'une telle identité demeure malgré tout aussi prégnante et ce, depuis au moins le début de l'époque moderne, et que certains des pôles identifiés correspondent à peu de chose près aux anciens évêchés de Léon et de Trégor peut être considéré comme résultant de l'émergence de nouvelles variétés à la suite d'un effet fondateur.

Par ailleurs, les variétés associées aux différents pôles de la zone nord-ouest présentent des spécificités phonétiques, morphologiques, lexicales et grammaticales dans chacun d'entre eux, ce qui permet de les distinguer clairement les uns des autres à l'heure actuelle⁷⁸. Nous considérons que dans ces cas de figure, pour les pôles *bis*, *gwalarn*, *mervent*, pays de Pontivy et *gevred* (fig. 6), un effet fondateur s'est produit et a contribué à la formation d'une communauté de pratiques linguistiques dont on observe à terme la transcription en des variables dialectales. Il s'agit là de l'aboutissement d'un processus de sélection et de transmission de génération en génération. L'individualisation de ces différents espaces ne va pas à l'encontre d'évolutions diachroniques ayant eu lieu à travers le domaine bretonnant ou seulement une partie de celui-ci.

De plus, l'idée d'une série d'effets fondateurs ayant abouti à l'émergence de plusieurs pôles de similarité linguistique, et par là, à la sélection de traits particuliers dans les variétés concernées offre un éclairage pour expliquer la distribution de certains faits dialectaux qui se montrent rétifs aux principes de la géographie linguistique et notamment le conservatisme des zones périphériques. Dans cette perspective, les formes les plus archaïques au sein d'un domaine linguistique tendent à rester en usage à la périphérie de celui-ci et des innovations s'y substituent au centre de la zone en question comme l'a montré Falc'hun dans le cas du breton. Or, dans le cas des parlers trégorrois qui appartiennent à la zone centrale, innovante, de l'espace dialectal breton, des formes lexicales appartenant au fonds celtique sont usitées comme *beure* (matin) ou *kelorn* (seau), là où les autres variétés ont *mintin* ou *sailh*⁷⁹. Il est intéressant de constater que ces termes se sont maintenus malgré la proximité de la frontière linguistique. C'est ainsi que des termes courants dans ces variétés ont été empruntés au français ou aux parlers romans comme *porc'hell/kochon* « cochon » à mettre en regard de *pemoc'h* ou *oc'h* de même sens. La forme

77. FALC'HUN, François, *L'histoire de la langue bretonne d'après... op. cit.* ; *Id.*, *Histoire de la langue bretonne d'après... op. cit.* ; *Id.*, *Perspectives nouvelles... op. cit.*

78. Nous pensons, par exemple, à des phénomènes la réalisation [u] de [o] avant une nasale dans le pôle nord-ouest. En raison des contraintes de place, nous ne donnons pas le détail de ces spécificités et nous renvoyons à la littérature consacrée à la dialectologie du breton.

79. Voir respectivement les cartes 98 MATIN *mintin/beure* et 310 UN SEAU *ur sailh/ur c'helorn* du NALBB.

du pronom possessif de première personne du singulier dans le pôle *gwalarn* se présente sous une forme lénifiée de *ma*, *va*, phénomène qui n'a pas été relevé ailleurs dans l'espace bretonnant constitue une autre illustration de ce type d'exceptions. Cette particularité attestée dès le milieu du XIV^e siècle pourrait elle aussi très bien découler d'un effet fondateur.

En outre, certains traits caractéristiques des variétés de breton associées aux différents pôles de similarité linguistique trouvent un écho très net dans les autres langues brittoniques, ainsi *beure* (matin) est clairement un cognat du gallois *bore* et la forme *va* correspond au gallois *fy* [və] de même sens. On note dans le cas du pôle *bis* une tendance à la prononciation rétroflexe [ɾ] du phonème /r/ ainsi qu'une réalisation sonore des consonnes fricatives initiales. À la suite de Le Dû, Tristram a montré que de telles réalisations s'observent également dans l'anglais vernaculaire du sud-ouest de l'Angleterre⁸⁰. La présence parallèle de faits similaires de part et d'autre des côtes de la Manche invite à y voir le transfert de traits présents en brittonique de l'île de Bretagne à la péninsule armoricaine et à la sélection de certains d'entre eux à la suite de différents effets fondateurs ayant chacun abouti à la formation de pôles de similarité linguistique.

Enfin, la contrepartie génétique qui s'observe par le prisme des mutations du gène *CFTR* et leur regroupement dans des bassins géographiques correspondant aux pôles *bis*, *gwalarn*, *mervent*, pays de Pontivy et *gefred* renforcent l'idée d'un processus migratoire ayant conduit à la création d'espaces symboliques, au sein de chacun desquels s'est développée une communauté de pratiques sociales et par conséquent, linguistiques, sur un temps long.

La convergence et l'émergence de la langue bretonne

La bipartition de l'espace dialectal breton renvoie donc à une période ancienne et dans chaque zone se sont formées des occurrences de nouveaux dialectes brittoniques, dans le prolongement d'un effet fondateur, là où des pôles de similarité linguistique ont été identifiés. L'organisation tripartite de l'espace dialectal résulte, à nos yeux, d'un mouvement centripète au sein de l'espace bretonnant au cours du Moyen Âge. Au cours de cette période, des variétés distinctes pouvant appartenir à des langues différentes, qu'il s'agisse de parlers brittoniques, de latin et/ou de proto-roman, voire

80. LE DÛ, Jean, « Les appellatifs ethniques dans l'anthroponymie de la Basse-Bretagne. », *Hommes et Terres du Nord*, 1988, p. 67-76 ; TRISTRAM, Hildegard L. C., « Zwiebeln Und Wörter : Zum Sprachkontakt Über Den Ärmelkanal », dans Stefan ZIMMER et Martin ROCKEL (éd.), *Akten Des Ersten Symposiums Deutschsprachiger Keltologen in Berlin, 8.-10. April 1992*, Tübingen, 1993, 13-51 ; *Id.*, « Linguistic contacts across the English Channel : the case of the Breton retroflex <ɾ> », dans Jacek FISIĄK (éd.), *Linguistic Change under Contact Conditions*, Berlin, 1995, p. 291-313 ; *Id.*, « Zaoz and Zomerzet : Linguistic Contacts Across the English Channel », dans Wolfgang VIERECK (éd.) *Verhandlungen des Internationalen Dialektologenkongresses Bamberg 1990*, Stuttgart, 1995, p. 276-289.

hypothétiquement de gaulois tardif, se sont rapprochées structurellement les unes des autres, illustrant ainsi la notion de convergence linguistique que Matras décrit comme « un accroissement des similarités [...] à tout niveau : lexical, phonologique, typologique »⁸¹. À plus long terme, ce phénomène a permis l'émergence de la langue bretonne à proprement parler, en tant qu'objet linguistique distinct.

Ce processus de convergence a pu être impulsé par un centre urbain influent au cœur du domaine bretonnant, Carhaix ou *Vorgium* de son nom latin. Falc'hun en a souligné le rôle moteur dans la diffusion des innovations linguistiques en breton au cours des siècles. Le Dû et Brun-Trigaud précisent ainsi que :

« [L]a bipartition primitive s'est partiellement réduite au cours des âges, de façon importante, à partir de la ville de Carhaix [...], carrefour des routes depuis l'antiquité gallo-romaine. Cet ancien centre a continué à jouer le rôle de caisse de résonance au cours des âges de par sa position stratégique. On a vu ainsi s'étendre une aire carhaisienne adoptant des formes intermédiaires entre le sud et le nord, créant ainsi l'ébauche d'un breton central en cours d'unification⁸². »

La situation sociolinguistique de la péninsule armoricaine, associée au maintien de l'ancien réseau viaire romain, a constitué un contexte propice pour le développement d'un tel phénomène conduisant des langues ou des variétés relativement proches du point de vue généalogique à se rapprocher toujours plus les unes des autres. Ce mouvement de convergence a eu, d'une part, pour effet d'amener les poches d'autres langues ou variétés à se fondre dans un ensemble brittonique plus vaste en laissant d'éventuelles traces dans la toponymie. D'autre part, il a conduit les nouveaux dialectes brittoniques ayant émergé dans le sillage des migrations bretonnes à s'associer dans le cadre d'une même langue dont l'individuation devient de plus en plus marquée au sein de l'espace brittonique à la fin du ^{xiii} siècle⁸³. Ce mouvement a suscité la formation d'un espace central, le long d'une diagonale allant du nord-est au sud-ouest au sein duquel les caractéristiques des variétés qui y étaient parlées se sont ainsi homogénéisées.

Il est à noter que les standards écrits élaborés au ^{xvii} siècle, dans le sillage de la Réforme catholique, en vue de l'évangélisation des populations se sont fondés sur des variétés périphériques et ont ainsi rompu ce mouvement de convergence.

81. Texte original : « an increase in similarities [...] at any level : lexical, phonological, typological » dans MATRAS, Yaron, « Contact, Convergence, and Typology », dans Raymond HICKEY (éd.), *The Handbook of Language Contact*, Malden, Oxford, 2010, p. 66-85.

82. LE DÛ, Jean et BRUN-TRIGAUD, Guylaine, « La bipartition de la langue bretonne : quelques questions sur la zone vannetaise », dans Rita CAPRINI (éd.), *Parole Romanze. Scritti per Michel Contini*, Alessandria, 2003, p. 245-260.

83. Le témoignage de Giraud de Barri dans sa *Descriptio Cambriae* écrite en 1194 atteste indirectement de la divergence déjà amorcée entre le gallois, le breton et le cornique à cette époque.

Conclusion

L'analyse de la similarité linguistique entre les différents points d'enquête du *NALBB* montre que sa distribution est organisée d'un point de vue spatial entre une grande zone nord-ouest à côté d'une zone sud-est plus restreinte, chacune d'entre elles étant singularisée par un comportement différent de la similarité linguistique. Le Nord-Ouest présente un niveau élevé et homogène alors que le Sud-Est se caractérise par un taux plus faible et une distribution plus hétérogène. Cette disparité suggère un décalage chronologique dans leur formation respective, la première s'étant créée aux dépens de la seconde à une période plus récente, à la suite d'un mouvement de population. Un examen plus attentif montre en outre au sein de ces zones différents pôles dont la typologie varie selon la zone à laquelle ils appartiennent : étendus et présentant un taux élevé de similarité linguistique pour les trois pôles du Nord-Ouest, d'une étendue géographique restreinte et caractérisés par une similarité linguistique plus faible pour les sept pôles identifiés au sein de la zone sud-est.

Une corrélation entre cette répartition de la distance linguistique et la géographie des mutations d'une maladie génétique, la mucoviscidose, nous a permis d'y voir le résultat d'un « effet fondateur », notion de génétique des populations reprise métaphoriquement pour décrire le processus d'émergence des langues créoles et des variétés coloniales des langues européennes. De notre point de vue, un tel effet fondateur s'est produit dans six des dix pôles de similarité linguistique, en raison de la contrepartie génétique corrélée qui s'y observe. Plusieurs éléments appuient une telle hypothèse et suggèrent de voir dans les variétés actuelles, associées à ces pôles de similarité, la prolongation des occurrences de nouveaux dialectes bretoniques dans chacun de ces espaces. Nous considérons, pour plusieurs raisons, que ce processus a été enclenché au moment des migrations bretonnes venues de l'île de Bretagne entre les ^v^e et ^{vii}^e siècles. Nous avons souligné que cet épisode et ses modalités demeuraient encore à l'heure actuelle mal compris sur le plan historique et difficile à identifier d'un point de vue archéologique. Les perspectives ouvertes dans le cadre de cet exposé contribuent à dessiner des voies pour appréhender ce phénomène de façon plus fine.

Le contact linguistique, résultant de la présence de plusieurs variétés et de différentes langues, a favorisé de telles situations d'effet fondateur. Celles-ci se sont créées dans le cadre d'une écologie qui a abouti à terme à l'émergence et à la constitution d'une nouvelle langue, le breton. Les différents facteurs ayant favorisé la constitution d'un tel contexte demeurent encore à être identifiés et précisés. Pour autant, les structures mises au jour grâce à l'analyse dialectométrique ne renvoient qu'à une partie de l'histoire de la langue bretonne, son découpage dialectal ancien, et nous avons émis l'hypothèse qu'un phénomène de convergence linguistique ait conduit à la restructuration du domaine bretonnant en trois zones distinctes au cours du Moyen Âge, schéma identifié et décrit par F. Falc'hun dans ses travaux.

L'examen de données linguistiques contemporaines offre donc un point de vue sur la longue durée, dans la mesure où une langue, ici le breton, a enregistré et conservé dans ses structures des mouvements de l'histoire, à plusieurs périodes. L'usage d'une démarche adéquate permet de capter ce signal, de déceler des structures non visibles de prime abord et dont la stratigraphie demeure à comprendre. De ce point de vue, une langue peut contribuer à l'écriture de son histoire, mais aussi à celle du territoire où elle est présente. La triangulation de faits génétiques, historiques et archéologiques ainsi que linguistiques ouvre la possibilité d'une meilleure compréhension du passé et souligne l'importance des échanges entre disciplines.

Une question demeure en suspens toutefois. Que peut-on observer en dehors de l'espace bretonnant moderne ? En effet, notre analyse s'est limitée au territoire recouvert par le *NALBB* et n'a pas exploré les territoires anciennement bretonnants, pas plus que le domaine des parlers gallos. De ce fait, le présent travail appelle d'autres études à la fois au-delà de la frontière linguistique entre breton et gallo, mais aussi en mobilisant un nombre de données plus important et éventuellement plus anciennes ; l'enjeu étant de parvenir à affiner les chronologies repérées et de préciser le contour des espaces identifiés. En outre, ce travail se veut une contribution à un renouvellement du modèle des développements historiques du breton en prenant en compte les effets du contact linguistique et les apports de la sociolinguistique historique. L'originalité du cas breton se pose également : dans quelle mesure est-il possible de repérer de telles structures dans des espaces qui n'ont pas connu un épisode migratoire ? Seule une approche comparative entre plusieurs domaines linguistiques offrirait des éléments de réponse.

Tanguy SOLLIEC

Lacito - Langues et Civilisations à Tradition Orale (UMR 7107 CNRS)
et chercheur associé au CRBC (Université de Bretagne occidentale)

RÉSUMÉ

Le *Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne (NALBB)* de Jean Le Dû (2001) offre un aperçu des variétés vernaculaires de la langue bretonne à la fin du xx^e siècle. Les différentes cartes de cet ouvrage rendent compte de nombre de faits linguistiques du breton pour 187 localités à travers ce domaine linguistique. L'exploitation des données contenues dans les atlas linguistiques grâce à des méthodes quantitatives contribue à renouveler l'analyse de ce matériel.

Une telle approche, dite dialectométrie, visant à quantifier la distance linguistique qui sépare les différents points d'enquête d'un atlas linguistique, a été appliquée aux données du *NALBB* sur le plan phonétique. Les résultats obtenus montrent que la distance linguistique s'organise sur le plan spatial mais que cette structuration présente également des caractères inédits et, à première vue, contradictoires avec la littérature sur la dialectologie du breton. Ainsi, une forte correspondance apparaît-elle avec plusieurs mutations du gène *CFTR*, responsables de la mucoviscidose. Nombre d'entre elles ayant été datées, une telle corrélation suggère une série d'effets fondateurs remontant à la période des migrations bretonnes au début du Moyen Âge (v^e-vii^e siècles), et offre par là, quelques éclairages sur cette période mal documentée de l'histoire de la Bretagne. Cette analyse contribue en outre à reconsidérer les développements historiques du breton à partir de phénomènes inscrits dans la longue durée.

Le congrès de Carhaix

Geneviève PLESSIX-LE LOUARN - *In memoriam* Christiane Plessix-Buisset (1943-2022), historienne du droit

Histoire de Carhaix et du Póher

Jean-Yves ÉVEILLARD - Carhaix antique

Joseph LE GALL - Les enceintes du premier Moyen Âge, des confins du Massif armoricain aux portes de Carhaix

Julien BACHELIER - Carhaix s'est-elle effacée au Moyen Âge ? Du chef-lieu de cité romain à la petite ville médiévale

Patrick KERNÉVEZ - Le paysage castral du Póher et de ses marges au Moyen Âge : demeurer, défendre et paraître

Georges PROVOST - Carhaix, cité religieuse aux XVII^e et XVIII^e siècles ?

Didier JUGAN - Les panneaux du retable de Carhaix. Une iconographie du Saint-Sacrement et de la transsubstantiation

Vincent DAUMAS - Les mines de plomb argentifère de Huelgoat-Poullaouen : une porte d'entrée à la technique industrielle (XVIII^e-XIX^e siècles)

Léandre MANDARD - Contester le remembrement rural en Bretagne dans les années 1970. Le cas de Trébrivan (Côtes-du-Nord)

Thierry GOYET - Le patrimoine du lycée Paul-Sérusier de Carhaix : architecture et sculptures

Patrimoine de Carhaix et du Póher

Gaétan LE CLOIREC - Les vestiges archéologiques du 5 rue du Docteur-Menguy à Carhaix-Plouguer (Finistère) : deux *domus* du III^e siècle le long d'un axe majeur de *Vorgium*

Clément PERRICHOT - Vorgium, centre d'interprétation archéologique virtuel de l'antique Carhaix

Jean KERHERVÉ, Michael JONES, Shanny TURCK, Xavier de SAINT CHAMAS - Regards neufs sur le tabard et les hérauts de Carhaix (Finistère)

Garance GIRARD - La chapelle Notre-Dame-du-Crann en Spézet, un riche sanctuaire de pèlerinage dans les Montagnes noires

Yann CELTON, Xavier de SAINT CHAMAS - L'église Notre-Dame-de-l'Assomption de Cléden-Póher, enclos et calvaire

Jean-Jacques RIOULT - Plonévez-du-Faou (Finistère), chapelle Saint-Herbot. Nouvelles observations

Langues de Bretagne

Jean-Yves PLOURIN - Le Samedy et Bel Orient, des toponymes bretons ?

Antoine CHÂTELIER - Langues, diglossie et changements linguistiques à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge au sud-est de la Bretagne

Myrzinn BOUCHER-DURAND - À propos de Guynghlaff. *Claff, claf, clam* : le sens du mot malade en moyen breton, l'éclairage des autres langues celtiques médiévales

Thierry HAMON - Les interprètes judiciaires en langue bretonne sous l'Ancien Régime

Ronan CALVEZ - L'Orient à Pleubian. Au XVIII^e siècle, la transposition en vers bretons d'un conte des *Mille et un jours*

Éva GUILLOREL - Parler breton en Nouvelle-France

Nelly BLANCHARD, Yves LE BERRE - L'art de conter en breton. Contribution par l'étude de cinq contes merveilleux recueillis par Luzel

Fañch BROUDIC - L'emploi officiel du breton de la Révolution au milieu du XX^e siècle

Michel CHALOPIN - Le gallo dans la presse de Haute-Bretagne avant la Seconde Guerre mondiale

Vincent MOREL - Chant de tradition orale en Haute-Bretagne : français ou gallo ?

Maïna SICARD-CRAS - Les obsèques de Marc'harid Gourlaouen (1987)

Tanguy SOLLIEC - Les parlers contemporains du breton, une source pour l'histoire ancienne de la Bretagne ?

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jean-Luc BLAISE - La vie des sociétés historiques de Bretagne

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2022

Droit de réponse de Skol Vreizh et réponse de Sébastien Carney



SHAB

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE